

Mathias Malzieu

Maintenant
L qu'il fait
tout le temps
Nuit sur toi



Flammarion

Extrait de la publication

Maintenant qu'il fait
tout le temps nuit sur toi

DU MÊME AUTEUR

38 mini westerns (avec des fantômes), Pimientos, 2003.

Mathias Malzieu

Maintenant qu'il fait
tout le temps nuit sur toi

Flammarion

© Éditions Flammarion, 2005
© Flammarion, 2008 pour la présente édition
ISBN : 978-2-0806-8818-7

*Pour mon père et ma sœur,
en souvenir de ma mère.*

*« Je vais vous dire quelque chose au sujet des histoires.
Elles ne sont pas qu'un amusement,
ne vous y trompez pas.
Elles sont tout ce que nous savons,
voyez-vous,
tout ce que nous savons
pour combattre la maladie et la mort.
Vous n'avez rien si vous n'avez pas les histoires. »*

Leslie M. Silko

I

Est-ce qu'il ne fait pas trop froid là-bas, est-ce que tu sais les fleurs sur le toit de toi, est-ce que tu sais pour l'arbre que l'on va devoir couper, est-ce que tu sais pour le vent qui agite les volets de la cuisine et secoue ton ombre sur le carrelage ?

Maintenant il fait tout le temps nuit sur toi.

Tu reçois des lettres, on les donne à lire à tes vêtements, ça ne les déplie pas. Est-ce que je peux t'envoyer un peu d'Espagne, du bon champagne et deux, trois livres, maintenant qu'ils te foutent la paix avec leurs tuyaux dans le nez et le ventre, que tu n'as plus à te forcer à manger et à décrocher le téléphone ?

Maintenant qu'il fait tout le temps nuit sur toi.

Est-ce que tu es partie te cacher dans un caillou, un plat à tartes, un nouveau-né, un tissu, un œuf, une broderie et comment c'est maintenant qu'il fait nuit tout le temps ?

Maintenant qu'il fait tout le temps nuit sur toi

Est-ce que ça va mieux, est-ce que c'est léger comme une bulle de laisser son corps juste là, tel un vêtement abîmé que l'on ne peut plus porter ? C'est fini ce poids qui écrasait ton sourire ? qui écrasait ton ventre, qui t'écrasait ? Tu as pu t'échapper, dis ? Avec ton sourire en poche maintenant qu'il fait tout le temps nuit sur toi ?

Même les yaourts aux fruits dans le frigo ont un goût de fané. On a beau se mettre de la limonade toute neuve, du genre geyser de goulot tendre comme un orage de sucre, dans l'œsophage, rien. Un cimetière de plus, de la nuit, du froid et encore une nouvelle couche de nuit. Nous on voit rien, on te voit plus, on n'y voit rien, on ne sait plus grand-chose. On marche dans la nuit et on ne te trouve pas, faut dire qu'on les confond toutes ces nuits, noires, épaisses comme du tissu, pas beaucoup d'étoiles, tout se ressemble.

Il y a bien les souvenirs, mais quelqu'un les a électrifés et connectés à nos cils, dès qu'on y pense on a les yeux qui brûlent.

Maintenant qu'il fait tout le temps nuit sur toi.

Tu es partie à 19 h 30. Les roses orange toutes neuves posées sur ta table de chevet et les petites lampées d'eau citronnée, ça n'a pas suffi. Pas plus que les tuyaux et les aiguilles plantées dans tes bras. 19 h 30, « c'est fini ». Dans l'horloge de ton cœur, la petite aiguille ne remontera plus jamais vers midi.

Derrière la porte de la chambre, le service après-vente de la mort nous attend. Ils nous remettent un sac en plastique avec des ombres à toi, une chemise de nuit, des pinces pour les cheveux, un crocodile en perles orange à moitié décousu, quelques photos, tes chaussures et une petite horloge cassée, arrêtée sur 19 h 30.

C'est ma sœur qui avait tissé ce crocodile pour toi. Il lui manque une patte et quelques perles du ventre. J'aurais aimé que tu puisses les emmener avec toi.

On espère toujours que quelque chose bouge encore, même les perles d'un crocodile cassé.

Maintenant qu'il fait tout le temps nuit sur toi

À l'époque où Lisa fabriquait des crocodiles en perles, elle n'imaginait sans doute pas devenir maman un jour, ne plus avoir de maman non plus. Elle était juste une petite fille qui ressemblait à sa mère et qui aimait bien fabriquer des crocodiles de perles à deux couleurs.

Maintenant, papa, Lisa et moi, c'est les os et les muscles, rien d'autre.

L'hôpital. Son couloir interminablement blanc à escalader en marchant à l'horizontale sans s'écraser contre un mur. Il est interdit de s'écrouler. Il ne faut pas. Articuler les poumons, avec des mouvements normaux de respiration. Tout est bloqué, tout est vide. Mais ça fonctionne, comme une vieille barque dont le gouvernail serait piloté par un fantôme de secours. Tu peux toujours t'accrocher à quelques perles de crocodile. Tu peux toujours t'accrocher aux murs blancs de la chambre et aux bouquets de néons vides. Tu peux toujours, mais rien ne se passe. Juste le temps. Les horloges continuent d'égrener les secondes comme si de rien n'était.

On fait semblant de marcher, on imite ce que nous étions avant, quand tu étais encore là. Quelques minutes plus tôt, tu t'effondrais entre nos doigts, mais tu y étais encore.

Alors on avait peur et mal. Mais c'était rien à côté

Maintenant qu'il fait tout le temps nuit sur toi

du vide qui nous a explosé silencieusement à la gueule avec le petit « c'est fini » de l'infirmière. Tout le monde avait peur. Peur que tu partes. Et maintenant que tu es partie, on a encore plus peur.

On garde tous nos cœurs plantés dans le ventre et dans la gorge. Sans bruit. On ne veut pas que tu entendes. C'est effroyable le bruit d'un cœur qui se casse. Comme un œuf prêt à éclore écrasé par un bulldozer en porcelaine. On ne veut pas que tu comprennes. Est-ce que tu savais ? On veut écouter encore un peu du toi et du nous qui fonctionnent normalement, avec des mots, et sans tubes en plastique. On veut « avant » et maintenant !

« Veuillez regagner la sortie messieurs dames s'il vous plaît. » Ça ne s'enlève pas une maman. Laissez-moi rester ! Je vais l'opérer, en dormant contre elle, vous verrez elle va se réveiller. Le soleil entre ses doigts, vous verrez, vous verrez ! allez !

Les infirmières, les yeux recouverts de paupières, le disent, ça doit être vrai, c'est fini. Je n'ai pas réussi à tordre les horloges, je n'ai pas réussi la magie, ni l'amour ni la médecine ni rien. Lisa a jeté son cœur contre le mur, papa va le ramasser. J'ai jeté mon cœur contre le mur, papa va le ramasser. Je me jette contre le mur, papa va me ramasser. Fracas de bulldozers qui se rentrent dedans.

Les infirmières arrivent dans la chambre avec des yeux de « vous faites trop de bruit ». Ça n'existe pas !

Maintenant qu'il fait tout le temps nuit sur toi

Dites-moi que ça n'existe pas, les petits pas en plastique des infirmières qui claquent sur le linoléum. Tu es endormie, tu es fatiguée, tu vas « te » reposer en paix. Oui ?

On a ramassé les cœurs, on s'est tenus les uns aux autres avec la mécanique des bras, et on a quitté la chambre.

Le silence est partout, épais comme une dalle. On quitte le bâtiment.

Remerciements

Merci à Olivia de Dieuleveult pour son accompagnement géant.

Merci à Marion Rérolle, Laurence Audras, et Joann Sfar pour les précieuses boussoles qu'ils ont glissé dans mes poches.

Composition et mise en page



N° d'éditeur : FF881801
Dépôt légal : février 2005